

SOPHIE LATAPPY

PASSÉ COMPOSÉ

roman

Éditions Premiers matins

ISBN 978-2-9550592-4-1

Dessins de couverture et des têtes de chapitres :

Sophie Latappy

© Éditions Premiers matins, 2024

DEDANS



Dans la forêt de chênes, un bruit de pas racle les cailloux du chemin qui monte entre les arbres, un homme avance, sac sur le dos, bâtons en main, silhouette fine, cheveux noirs, visage levé. Quel âge peut-il avoir ? Une petite quarantaine, quelque chose comme ça. À son approche, un lapin file dans les taillis, un pinson s'envole. Le ciel est très bas, le froid est saisissant sur le cause, un tapis de feuilles mortes glisse sous les souliers du marcheur. Cela fait quelques jours qu'il marche et il apprécie de ne plus être inclus, plus relié au monde des hommes, d'être juste dans sa propre temporalité, dans la journée.

De temps de temps, il s'arrête. Pour écouter. Bruissement, grattement, vent dans les feuilles sèches ; dans le ciel, le cri d'une buse, au loin, un aboiement.

Son corps réclame toute son attention, l'état des pieds, le cœur, le poids du sac sur les hanches, la soif, la faim, les kilomètres jusqu'aux hôtels, chambres d'hôtes, *Air-bandB*, qu'il réserve un peu à l'avance. En cette saison, beaucoup de lieux sont fermés. Il est saisi par l'austérité, les arbres qui tendent leurs branches dénudées, la moindre petite chose qui tombe sous son regard, au creux de ses oreilles, dans sa bouche, sous sa main.

Il essaie de capter le vert presque fluo d'un sous-bois de mousse avec son smartphone, le résultat est verdâtre, décevant. Normal, l'essence de la nature est faite pour être aspirée par tous les sens, pas pour être figée. Il n'a même pas envie d'écouter sa playlist, ah si, peut-être juste un air ou deux... un vieux truc, « Respire », de Mickey 3D et une Folia, un air baroque, un bon souvenir de ses cours de violoncelle au conservatoire d'Amiens. Il a rejoint le GR 65 habituellement bien fréquenté par des pèlerins de tout poil, marcheurs, trekkeurs, randonneurs. La région éclabousse le regard et met le corps à contribution. Le mental n'a pas trop l'occasion de touiller les problèmes, les interrogations, les questions existentielles.

Ce soir-là, après la douche, la lessive, le repas du soir, allongé dans le lit de l'étape du jour, le sommeil s'avance.

« Nhanh chóng nhanh chóng họ đến ! »

De la boue, partout, de la fumée, un éclat rouge, Vania se réveille en sursaut, le cœur au bord des lèvres une fois encore.

Encore ce foutu rêve, ce bout de foutu rêve. Qui fait que chaque soir, Vania a peur de fermer les yeux et de s'endormir.

Cela faisait des semaines que la lampe était allumée dans la chambre qu'il partageait avec Virginie, sa compagne. Lassée de la situation malgré le masque qu'elle mettait sur ses yeux, elle avait fini par passer les nuits dans la chambre d'ami.

Pas très sexy pour ce couple de jeunes quarantennaires plutôt à l'aise dans un loft au centre de Toulouse, l'un travaillant dans une start-up de com, l'autre dans le domaine des finances. Un bon réseau d'amis, pas d'enfants encore, mais ça se précisait dans leur tête maintenant que leur situation professionnelle était confortable. Cependant, chacun dans leur branche, poussés par les boss, les actionnaires, la concurrence, ils voyaient bien que le *quick and dirty* était en passe de les ronger, leur job ne faisait plus tout à fait sens pour eux.

De temps en temps, ils se prenaient à rêver de campagne, de travail à distance, de chambres d'hôtes avec terrasse et pourquoi

pas un petit potager ? Avec du compost maison pour faire grandir des tomates ?

En attendant, le grain de sable, dans leur vie, c'était ce fichu rêve, ce foutu cauchemar quotidien.

Vania glissait peu à peu vers une présence absente. Son médecin finit par diagnostiquer un burn-out, avec arrêt de travail d'un mois et médocs à la clé.

– Vous allez vous en sortir, monsieur Mandra, vous n'êtes pas le premier à qui ça arrive, hélas, c'est la maladie du siècle, il vous faut du repos, ne pas vous isoler, allez voir un psy si vous avez besoin de parler à quelqu'un, n'oubliez pas d'envoyer les papiers à votre employeur, on se revoit dans dix jours.

Vania prend ses médicaments, rencontre un psychologue qui lui conseille de noter tout ce qui lui passe par la tête, son DG fait la gueule et lui envoie un mail pour bien lui faire sentir que ce n'était pas le moment de manquer, ses copains lui envoient des messages, des vidéos et des images sur *WhatsApp*, Virginie est consternée, et leur projet de vacances dans le désert tunisien, alors ? Et le projet de faire un bébé ?

Vania est désolé, mais il flotte au-dessus de tout. Oui, il a tout pour être heureux, oui, son couple dure depuis huit ans sans un nuage, oui, il est hyper créatif dans son domaine, et... ? Et non, malgré les médicaments, les séances de thérapie, le rêve continue son

travail de sape, sans avancer d'un pouce.
En désespoir de cause, le médecin prolonge son arrêt de travail et lui conseille de partir, pas au bout du monde, non, marcher, en France.

– Vous verrez comme la France est belle, variée, et puis votre corps va se fatiguer et vous allez retrouver le sommeil.

Une tape dans le dos, et la porte du cabinet se referme sur le patient suivant.

Quand Vania annonce le prolongement de son arrêt, la suggestion surprenante du praticien de partir marcher, ce qui lui plaît bien, Virginie commence par faire la gueule, les résas au Spa, le week-end dégustation de vins dans un château à Gaillac, et le mariage de Léo et Sybil, alors ?

Le ton monte, la pizza réchauffée au micro-ondes est expédiée dans la confrontation, à bout d'arguments de part et d'autre, Vania avale ses cachets et c'est lui qui va dormir dans la chambre d'ami. Il se réveille le lendemain, tard, sans réveil nocturne. Un délice.

Virginie est partie travailler, l'îlot central de la cuisine est vide, aucune trace de petit déjeuner.

Alors que Vania gère la paperasse de son arrêt de travail prolongé, la colère de son boss dont les menaces ne l'atteignent même pas, Virginie de son côté a-t-elle discuté et chatté avec ses copines sur la situation dans les

jours qui suivent ? Lorsqu'elle rentre un soir, elle a le sourire aux lèvres et se montre détendue et charmeuse. Eh oui... au final, si Vania part marcher, elle va retrouver le lit king size, dormir dans le noir, être sur *WhatsApp* le soir en mangeant, sortir quand elle veut et rentrer à pas d'heure, aller faire du shopping, comater en regardant une série plutôt que d'aller voir une expo le dimanche matin, et puis elle en a marre d'être en compagnie de son mec en dépression, c'est lourd parfois, elle lui en voulait presque d'être dans cet état, et avait fini par lancer, un jour, la phrase qui fait mal : « Tu pourrais faire un effort, quand même ! »

Elle accompagne donc avec efficacité Vania chez Decathlon pour acheter tout le matériel, les vêtements nécessaires à une randonnée en cette saison, les topoguides, se renseigne sur les applications à charger sur le smartphone pour ne pas se perdre sur les chemins, et bourre le sac à dos de fruits secs. Vania suit le mouvement, ajoute un carnet et un Bic, son écharpe préférée jaune moutarde et le livre de Christian Bobin, *L'Homme qui marche*, dont le titre avait attiré son regard lorsqu'il traînait dans les rayons de la FNAC. Il n'avait aucune idée de quoi ce livre parle... Le jour du départ, Vania se sent moyennement bien lorsqu'il jette un regard sur l'appartement avant de laisser son trousseau de clés sur le portemanteau et de refermer la

porte. La très pénible sensation d'arrachement à son chez-lui et la très curieuse et dérangement sensation qu'il n'y reviendra peut-être pas.

Virginie l'accompagne. Ils échangent des banalités.

– Dis-moi quand tu arrives.

– Ça va aller, toute seule ?

– Donne-moi de tes nouvelles.

– Qu'est-ce que tu vas faire ce soir ?

Ils s'embrassent sur le quai de la gare de Toulouse-Matabiau, TER direction Villefranche-de-Rouergue. Un peu d'émotion de part et d'autre quand même. Vania monte dans le wagon, s'installe à sa place près de la fenêtre et dépose sac et bâton à côté de lui. C'est tout ce qu'il possède maintenant. Le train démarre, Virginie agite le bras, lui de même et ils se perdent de vue.

Elle suit du regard les yeux rouges du train devenir petits points au loin, tourne les talons et tapote sur son portable l'heure du rendez-vous avec sa bande de copines pour un brunch dans un restau végane branché. Surtout ne pas penser à l'appartement vide quand elle rentrera ce soir.

Vania, lui, ne pense à rien, son regard glisse sur le paysage par les fenêtres du train, voit les prés devenir taillis puis forêts, les collines devenir causses. Débarqué à la gare de Villefranche, il tape sur *Google Maps* l'adresse de l'Auberge de la Poste où il a

réservé une chambre. Il traverse la place sous l'ombre de la très imposante collégiale Notre-Dame et prend la petite rue pavée qui conduit à l'auberge. Les commerces ont fermé, les lampadaires diffusent une lumière jaune sur les façades moyenâgeuses, des chats sont posés là, sur une fenêtre, au coin d'une ruelle. Leurs ombres s'allongent sur les murs. Les gouttières gargouillent. Vaguement inquiétant pour le citadin qu'il est. Lui qui voulait commencer son aventure par un lieu authentique pour changer des hôtels chics, il est servi.

La façade de l'auberge est à peine éclairée, il pousse la porte. La salle à manger a des poutres apparentes foncées, le cantou est allumé, ça sent la soupe. Dans la chambre, le motif du papier peint est fait de milliers de petites fleurs marron et jaunes très années 1970 ; le couvre-lit en chenilles de coton rouge, le lit en bois foncé, une simple armoire, une table et une chaise complètent le mobilier. Les volets, lourds, se ferment en grinçant. Passé un moment de légère panique, car tout ici lui est étranger, l'accueil de la tenancière de l'auberge et de son mari le réchauffe vite fait, le repas est tout simplement incroyable, délicieux, une cuisine familiale du Sud-Ouest.

La dame qui sert est toute courbée, pourtant elle ne doit pas être très âgée. Elle est aux petits soins pour lui et Vania se détend, se

régale. La salle à manger est bien remplie, ça parle haut et fort, de tout, de châtaignes, de truffes, de sangliers, ça rit, ça boit pas mal aussi. À 9 heures, claqué et repu, il avale son cachet, se couche et s'endort à la page 10 de *L'Homme qui marche*.